

1849

D'APRÈS NATURE

Nuit du 3 au 4 février.

... Elle avait un collier de perles fines et un châle qui était un cachemire rouge d'une beauté étrange. Les palmes, au lieu d'être en couleur, étaient brodées en or et en argent, et traînaient sur ses talons; de sorte qu'elle avait le charmant à son cou et l'éblouissant à ses pieds. Symbole complet de cette femme qui volontiers introduisait un poète dans son alcôve et laissait un prince dans son antichambre.

Elle entra, jeta son châle sur un canapé et vint s'asseoir à la table qui était toute servie près du feu; — un poulet, une salade, et quelques bouteilles de vin de Champagne et de vin du Rhin.

Elle fit asseoir son peintre à sa gauche, et, me montrant une chaise à sa droite :

— Mettez-vous là, me dit-elle, près de moi, et ne me faites pas le pied; il ne faut pas trahir le bête. Si vous saviez, c'est moi qui suis bête, je l'aime. Vous le voyez, il est très laid.

En parlant ainsi, elle regardait Serio avec des yeux enivrés.

— C'est vrai, reprit-elle, qu'il a du talent, un grand talent même, mais imaginez-vous qu'il m'a prise d'une drôle de façon. Depuis quelque temps, je le voyais dans les coulisses rôder, et je disais : Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur qui est si laid? Je dis cela au prince Caprasti qui l'amena un soir souper. Quand je le vis de près, je dis : c'est un singe. Lui me regardait je ne sais pas comment. A la fin du souper, je lui pressai la main en lui présentant une assiette. En prenant congé, il me demanda tout bas :

— Quel jour voulez-vous que je revienne ?

Je lui répondis : — Quel jour ? Ne venez pas le jour, vous êtes trop laid, venez la nuit. — Il vint un soir. Je fis éteindre toutes les bougies. Il revint le lendemain, et puis encore le lendemain, comme cela pendant trois nuits. Je ne savais ce que j'avais. Le quatrième jour, je dis à ma maîtresse de piano : — Je ne sais pas ce que j'ai. Il y a un homme que je ne connais pas, — je ne savais seulement pas son nom, — qui vient tous les soirs. Il me prend la tête sur sa poitrine et puis il me parle doucement, si doucement. Il est très pauvre, il n'a pas le sou, il a deux sœurs qui n'ont rien, il est malade, il a des palpitations. J'ai une peur de chien d'être amoureuse folle de lui. — Ma maîtresse me dit : Bah ! Le cinquième jour, il me sembla que cela s'en allait. Je dis à la maîtresse de piano : Mais c'est qu'il commence à m'ennuyer beaucoup, ce monsieur ! — Je ne savais plus du tout où j'en étais. Monsieur, cela dure depuis trente-deux jours. Et figurez-vous que lui, il ne dort pas. Le matin, je le chasse à grands coups de pied.

— C'est vrai, interrompit Serio mélancoliquement, elle rue.

Elle se pencha vers lui et lui dit avec idolâtrie :

— Tu es vraiment trop laid, vois-tu, pour avoir une jolie femme comme moi. — Au fait, monsieur, poursuivit-elle en se tournant de mon côté, vous ne pouvez pas me juger ; ma figure est une figure chiffonnée, voilà tout ; mais j'ai vraiment de bien jolies choses. Dis donc, Serio, veux-tu que je lui montre ma gorge ?

— Faites, dit le peintre.

Je regardai Serio. Il était pâle. Elle, de son côté, écartait lentement, d'un mouvement plein de coquetterie et d'hésitation, sa robe entr'ouverte, et en même temps interrogeait Serio avec des yeux qui l'adoraient et un sourire qui se moquait de lui :

— Qu'est-ce que cela te fait que je lui montre ma gorge ? dis, Serio. Il faut bien qu'il voie. Aussi bien, je serai à lui quelqu'un de ces jours. Je vais lui montrer. Veux-tu ?

— Faites, répondit Serio.

Sa voix était gutturale. Il était vert. Il souffrait horriblement. — Elle éclata de rire.

— Tiens ! dit-elle, quand il verrait ma gorge, Serio ! Tout le monde l'a vue.

Et en même temps elle saisissait résolument sa robe des deux mains, et comme elle n'avait pas de corset, sa chemise fendue par devant laissa voir une de ces admirables gorges que les poètes chantent. Danaé devait avoir cette posture et cette chemise ouverte le jour où Jupiter se métamorphosa en Rothschild pour entrer chez elle.

Eh bien, en ce moment-là, je ne regardai pas Zubiri. Je regardai Serio.





D'APRÈS NATURE.

Il tremblait de rage et de douleur. Tout à coup il se mit à ricaner comme un misérable qui a une agonie dans le cœur.

— Mais regardez donc, me dit-il, la gorge d'une vierge et le sourire d'une fille !

J'ai oublié de dire que pendant que tout cela se passait, je ne sais lequel de nous avait découpé le poulet, et nous soupions.

Zubiri laissa sa robe se refermer et s'écria :

— Ah ! tu sais bien que je t'aime. Ne te fâche pas. Parce que tu n'as eu jusqu'ici que des vieilles femmes ! tu n'es pas accoutumé à nous autres, pardi ! c'est tout simple. Tes vieilles, elles n'avaient rien à montrer. C'est vrai, mon pauvre garçon, tu n'as encore eu que des vieilles femmes. Tu es si laid ! Eh bien, qu'est-ce que tu veux qu'elles montrent, ta princesse de Belle-Joyeuse, ce spectre ! ta comtesse d'Agorta, cette sorcière ! et ton grand diable de bas-bleu de quarante-cinq ans, qui a des cheveux blondasses ? Voulez-vous bien vous cacher ! — A propos, monsieur, vous n'avez pas vu ma jambe ?

Et avant que Serio eût pu faire un geste, elle avait posé son talon sur la table, et sa robe relevée laissait voir jusqu'à la jarrettière la plus jolie jambe du monde, chaussée d'un bas de soie transparent.

Je me tournai vers Serio. Il ne parlait plus, il ne bougeait plus, sa tête s'était renversée sur sa chaise et il s'était évanoui.

Zubiri se leva ou plutôt se dressa debout. Son regard, qui la minute d'auparavant exprimait toutes les coquetteries, exprimait maintenant toutes les angoisses.

— Qu'a-t-il ? cria-t-elle. Eh bien, es-tu bête !

Elle se jeta sur lui, l'appela, lui frappa dans les mains, lui jeta de l'eau au visage ; en un clin d'œil, fioles, flacons, cassolettes, élixirs, vinaigres, couvrirent la table, mêlés aux verres à moitié vides et au poulet à demi mangé. Serio rouvrit lentement les yeux.

Zubiri s'affaissa sur elle-même et s'assit sur les pieds de Serio. En même temps elle prenait les mains du peintre dans ses petites mains blanches et qu'on eût dit moulées par Coustou ; tout en fixant sur les paupières de Serio qui se rouvraient des yeux éperdus, elle murmurait :

— Cette canaille ! se trouver mal parce que je montre ma jambe ! Ah bien ! s'il me connaissait seulement depuis six mois, il en aurait eu des évènements ! Mais enfin tu n'es pas un crétin cependant, Serio, tu sais bien que Zurbara a fait mon portrait toute nue ?

— Oui, interrompit languissamment Serio. Et il a fait une grosse femme lourde, une flamande, c'est bien mauvais.

— C'est un animal, reprit Zubiri, et comme je n'avais pas d'argent pour payer le portrait, il l'offre en ce moment à je ne sais plus qui pour une pendule ! Eh bien, tu vois bien, il ne faut pas te fâcher. Qu'est-ce que c'est qu'une jambe ? D'ailleurs, il est certain que ton ami sera mon amant après toi, vois-tu.

Oh! en ce moment-ci, monsieur, je ne pourrais pas. Vous seriez Louis XIV que je ne pourrais pas. On me donnerait cinquante mille francs que je ne pourrais pas tromper Serio. Tenez, j'ai le prince Cafrarti qui reviendra un de ces jours. Et puis, un autre encore. Vous savez, on a toujours un fond de commerce. Et puis il y a des gens qui ont envie de moi. Il y a toujours des curieux qui ont de l'argent et qui disent : Tiens, je voudrais passer une nuit avec cette créature, avec cette fille; avec ces yeux, avec ces épaules; avec cette effronterie, avec ce cynisme. Ça doit être drôle à voir de près, cette Zubiri-là. — Eh bien, personne! je ne veux de personne! Je suis accoutumée à Cafrarti. Monsieur, quand Cafrarti reviendra, je ne pourrai pas le supporter plus de dix minutes. S'il reste un quart d'heure, je le tue. Voilà où j'en suis. J'adore celui-ci. Est-il canaille de s'être trouvé mal et de m'avoir fait peur comme cela! J'aurais dû réveiller Cœlina. — Ma femme de chambre s'appelle Cœlina. — Une femme du monde l'aurait réveillée, mais nous autres filles, nous les laissons dormir, ces filles. Nous sommes bonnes, n'ayant rien autre chose. Ah! voilà qu'il se remet tout à fait. O mon vieux pauvre! si tu savais comme je t'aime! Monsieur, il me réveille toutes les nuits à quatre heures du matin, et il me parle de sa famille, de sa pauvreté, et de son grand tableau qu'il a fait pour le Conseil d'état. Je ne sais pas ce que j'ai, cela me fait frissonner, cela me fait pleurer. Après cela, il se fiche peut-être de moi avec ses jérémiades; c'est peut-être une balançoire qu'il avait aussi avec ses vieilles femmes. Tous ces hommes sont si gredins! Je suis bien bête de me laisser prendre à tout cela, n'est-ce pas? c'est égal, cela me prend. Je pense à lui dans le jour, c'est bizarre! Il y a des moments où je suis toute triste. Savez-vous? j'ai envie de mourir. Au fait, je vais avoir vingt-quatre ans, je vais être vieille aussi, moi. A quoi bon se rider, se faner, et se défaire peu à peu? Il vaut bien mieux s'en aller tout d'un coup. Cela fait dire au moins à quelques flâneurs qui fument leur cigare devant Tortoni : — Tiens, vous savez, cette jolie fille? elle est morte. — Tandis que plus tard on dit : Quand donc mourra-t-elle, cette affreuse sorcière? qu'est-ce qu'elle a donc à vivre comme cela? c'est ennuyeux! — Voilà les élégies que je me fais. — Oh! mais c'est que je suis amoureuse pour de bon. Amoureuse de ce sapajou de Serio. Oui, monsieur, de ce sapajou de Serio! Enfin, figurez-vous que je l'appelle ma mère!

Ici elle leva les yeux vers Serio. Lui, levait les yeux au ciel. Elle lui demanda doucement :

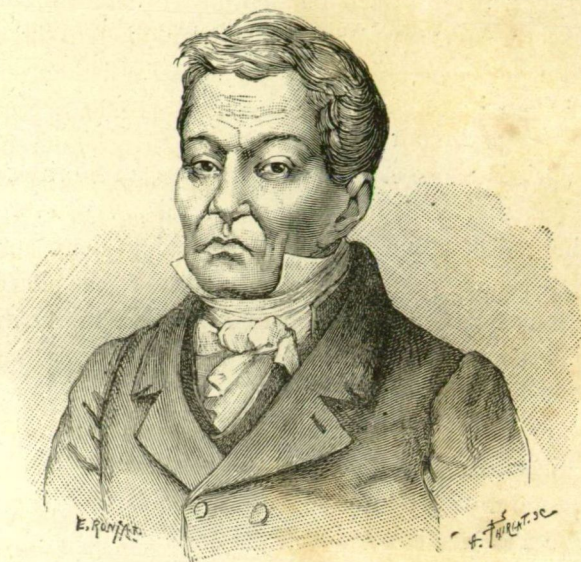
— Qu'est-ce que tu fais?

Il répondit :

— Je t'écoute.

— Eh bien, qu'est-ce que tu entends?

— J'entends un hymne, dit Serio.



## LE CHANCELIER PASQUIER

9 février.

Hier jeudi, comme je sortais de l'Académie, où l'on avait discuté le mot *accompagner*, je me suis entendu appeler dans la cour :

— Monsieur Hugo! Monsieur Hugo!

Je me suis retourné. C'était M. Pasquier.

— Vous allez à l'Assemblée?

— Oui.

— Voulez-vous que je vous mène?

— Volontiers, monsieur le chancelier.

Je suis monté dans sa voiture qui était un escargot garni de velours épinglé gris; il a fait ranger un gros chien qu'il avait sous ses pieds, et nous avons causé.

— Comment vont vos yeux, monsieur le chancelier ?

— Mal, très mal.

— C'est une cataracte.

— Qui s'épaissit. Que voulez-vous ? Je suis comme les gouvernements. Je deviens aveugle.

Je lui dis en riant :

— C'est peut-être à force d'avoir gouverné.

Il a fort bien pris la chose et m'a répondu avec un sourire :

— Ce n'est pas moi seulement qui m'en vais, voyez-vous, c'est tout. Vous êtes tous plus malades que moi. J'ai quatrevingt-deux ans, mais vous avez cent ans. Cette république, née en février dernier, est plus décrépète que moi qui ne suis plus qu'un vieux bonhomme et sera morte avant moi qui vais mourir. Que de choses j'ai vues tomber ! Je verrai encore tomber celle-là.

Comme il était en train, je l'ai laissé aller. Je l'écoutais en rêvant. Il me semblait entendre le passé juger le présent. Il a poursuivi :

— Qui eût dit cela du suffrage universel ? C'est le fléau qui a été le salut. Notre unique crainte il y a un an, notre unique espérance aujourd'hui. Dieu a ses voies. Je n'ai jamais été déyot, j'ai été un peu mordu par Voltaire ; mais devant les choses qui arrivent, je me mettrais à dire mon *Credo* comme une vieille femme.

— Et un peu aussi votre *Confiteor*, lui dis-je.

— Oh ! oui. Vous avez raison ; *nostra culpa, nostra maxima culpa* ! Quelle année que 1847 ! Comme 1847 a amené 1848 ! Rien que dans notre chambre des pairs, Teste et Cubières condamnés pour corruption ! Le mot *escroquerie* s'attachant aux épaulettes de général et le mot *vol* à la robe de président ! Et puis, le comte Bresson qui se coupe la gorge ! Le prince d'Eckmühl qui donne un coup de couteau à sa maîtresse, une vieille catin qui ne valait même pas un coup de pied ! Le comte Mortier qui veut tuer ses enfants ! Le duc de Praslin qui tue sa femme ! N'y a-t-il pas une fatalité dans tout cela ? Le haut de la société a épouventé le bas. Tenez, le peuple, nous ne lui ôterons jamais de l'idée que nous avons empoisonné le duc de Praslin. Ainsi l'accusé assassin et les juges empoisonneurs, voilà l'idée qu'il s'est faite de toute l'affaire. D'autres croient que nous avons fait sauver ce misérable duc et que nous avons mis un cadavre quelconque à la place ! Il y a des gens qui disent : Praslin est à Londres ; il y mange cent mille livres de rente avec M<sup>lle</sup> de Luzy. C'est, avec tout cela, des propos, des commérages, des choses terribles, qu'on a sapé le vieux monde vermoulu. Maintenant, c'est par terre. On n'y a pas gagné grand-chose. Toutes les sottises ont été lâchées à la fois. C'est égal, je crois que 1847 m'a laissé une impression encore plus triste que 1848. Tous ces affreux procès ! Ce procès Teste ! Je n'y voyais déjà plus clair, j'étais obligé de me faire lire les pièces, d'avoir toujours derrière moi M. de la Chauvinière pour me tenir lieu de mes yeux que je n'avais plus. Se faire lire, vous ne vous

figurez pas comme cela est gênant ! Rien ne se grave dans l'esprit. Je ne sais pas comment j'ai fait pour présider cette affaire. Et les six dernières heures du duc de Praslin ! quel spectacle ! Ah ! vous, poète tragique, qui cherchez de l'horreur et de la pitié, il y en avait là ! Ce malheureux auquel tout échappait en même temps, qui se tordait dans une double agonie, qui avait le poison dans le ventre et le remords dans l'esprit ! C'était horrible. Il repoussait tout et se rattachait à tout. Par moments, il se mordait les mains avec angoisse, il nous regardait, il appuyait sur nous son œil fixe, il semblait à la fois demander à vivre et demander à mourir. Je n'ai jamais vu désespoir plus frénétique. Le poison qu'il avait pris était de ceux qui doublent les forces de la dernière heure et qui surexcitent la vie en la dévorant. Comme il allait expirer, je lui dis : Par pitié pour vous-même, avouez ! êtes-vous coupable ? Il me regarda avec terreur et répondit faiblement : Non. Ce fut un moment effrayant. Il avait en même temps le mensonge sur les lèvres et la vérité dans les yeux. Oh ! je vous aurais voulu là, monsieur Hugo ! Enfin tout cela est fini. — L'autre jour j'ai eu l'idée d'aller revoir le Luxembourg.

Il s'arrêta. Je lui dis :

— Eh bien ?

— Eh bien, ils ont tout gâté, tout refait, c'est-à-dire tout défait. Je ne suis pas entré dans le palais, mais j'ai vu le jardin. Tout est bouleversé. Ils ont fait des allées anglaises dans la pépinière ! Des allées anglaises dans une pépinière ! Comprend-on cela ? C'est bête.

— Oui, lui dis-je. C'est le propre du temps que nous traversons, on mêle les petites bêtises aux grandes folies.

Nous en étions là quand la voiture s'arrêta devant le perron de l'Assemblée. Je descendis.

Nous n'eûmes que le temps d'échanger nos adresses.

— Où demeurez-vous, à présent, monsieur Hugo ?

— Rue de la Tour-d'Auvergne, 37. Et vous, monsieur le chancelier ?

— Rue Royale, numéro 20.

— A propos, reprit-il en fermant la portière, cela s'appelle-t-il encore rue Royale.



9 avril.

M<sup>lle</sup> Georges est venue me voir l'autre jour et m'a dit :

— Je viens à vous, j'en suis aux dernières extrémités. Ce que vous avez dit sur Antonin Moyne m'a serré le cœur. Je vous assure qu'un de ces quatre matins il m'arrivera malheur. J'ai été voir Boulay de la Meurthe, il venait déjeuner chez moi quand j'avais Harel. Il se fait celer. Il ne m'a pas reçue. C'est un avare. Il est fort riche, figurez-vous. Eh bien, il se ferait fesser pour un écu, et après cela il le couperait en quatre. J'ai été voir Jérôme. Il m'a reçue, celui-là. Il m'a dit : « Qu'est-ce que tu veux, Georgina ? » Je lui ai dit : « Je ne veux rien. Je crois que je suis encore plus riche que vous, quoique je n'aie pas le sou. Mais marchez donc devant moi, tenez-vous debout ; il me semble que je vois un peu l'empereur ; c'est tout ce que je voulais. » Il s'est mis à rire et m'a répondu : « Tu as raison, je suis plus gueux que toi. Tu n'as pas le sou, mais tu peux manger des pommes de terre. Moi je n'ai pas le sou, et il faut que je fasse manger aux gens des truffes. Imagine-toi qu'on m'envoie des bougies par douze livres et qu'on m'en fait rendre compte. Est-ce que je sais, moi ? On m'a dit : Réclamez. J'ai dit : J'ai été habitué à commander et non à demander. » — Monsieur Hugo, voilà où en est Jérôme. Quant au président, c'est un niais, je le déteste. D'abord il est fort laid. Il monte bien à cheval et il est bon cocher, voilà tout. J'y suis allée. Il m'a fait répondre qu'il ne pouvait pas me recevoir. Quand il n'était que le pauvre diable de prince Louis, il me recevait place Vendôme des deux heures de suite, et il me faisait regarder la colonne, ce bêta-là ! Il a une maîtresse anglaise, une blonde, très jolie, qui lui fait toutes sortes de queues. Je ne sais pas s'il le sait, mais tout le monde le sait. Il va aux Champs-Élysées dans une petite voiture russe qu'il mène lui-même. Il se fera flanquer par terre quelque jour, par ses chevaux ou par le peuple. J'ai dit à Jérôme : Je le déteste, votre soi-disant neveu ! Jérôme m'a mis la main sur la bouche en disant : Tais-toi, folle ! Je lui ai dit : Il joue à la bourse ; Achille Fould va le voir tous les jours à midi et en reçoit les nouvelles avant tout le monde, puis il va faire la hausse ou la baisse. Cela est

sûr pour les dernières affaires du Piémont. Je le sais. — Jérôme m'a dit : Ne dis pas des choses comme cela ! C'est avec des propos comme ceux là qu'on a perdu Louis-Philippe ! — Monsieur Hugo, qu'est que cela me fait, à moi, Louis-Philippe ? Il n'a jamais rien fait pour Harel. Voilà la vérité. Je suis dans la misère. J'ai pris mon courage et je suis allée chez Rachel, chez M<sup>lle</sup> Rachel, pour lui demander de jouer *Rodogune* avec moi à mon bénéfice. Elle ne m'a pas reçue et m'a fait dire de lui écrire. Oh ! par exemple, non ! Je n'en suis pas encore là. Je suis reine de théâtre comme elle, j'ai été une belle catin comme elle, et elle sera un jour une vieille pauvre comme moi. Eh bien, je ne lui écrirai pas. Je ne lui demande pas l'aumône. Je ne ferai pas antichambre chez cette drôlesse ! Mais elle ne se souvient donc pas qu'elle a été mendiante ! Elle ne songe donc pas qu'elle le redeviendra ! Mendiante dans les cafés, monsieur Hugo ; elle chantait et on lui jetait deux sous ! C'est bon. Dans ce moment-ci, elle joue chez Véron le lansquenet à un louis et elle gagne ou perd dix mille francs dans la nuit ; mais dans trente ans elle n'aura pas six liards et elle ira dans la crotte avec des souliers éculés ! Dans trente ans, elle ne s'appellera peut-être pas Rachel aussi bien que je m'appelle Georges ! Elle trouvera une gamine qui aura du talent à son tour et qui sera jeune et qui lui marchera sur la tête, et elle se couchera à plat ventre, voyez-vous ! Elle sera plate, et la preuve, c'est qu'elle est insolente. Non, je n'irai pas ! Non, je ne lui écrirai pas. Je n'ai pas de quoi manger, c'est vrai. Toto ne gagne rien ; il a une place chez le président qui ne paie pas ; j'ai une sœur — vous savez, Bebelles ? — à ma charge. Hostein n'a pas voulu l'engager à l'Historique, au Théâtre-Historique, pour quinze cents francs. Je suis allée chez Boulay, chez le président, chez Rachel, je ne trouve personne, excepté vous. Je dois dix francs à mon portier. J'ai été obligée de laisser vendre au mont-de-piété des boutons de diamant que je tenais de l'empereur. Je joue au théâtre Saint-Marcel, je joue aux Bati-  
gnolles, je joue à la banlieue, je n'ai pas vingt-cinq sous pour payer mon fiacre. Eh bien, non ! je n'écirai pas à Rachel ! et je me jetterai à l'eau tout bonnement.

1850

---

14 janvier.

Alfred de Vigny et moi avons fait manquer aujourd'hui l'élection à l'Académie.

D'un côté, on portait Empis ; de l'autre, Victor Leclerc. Nous ne voulions ni de l'un ni de l'autre. Nous avons mis des billets blancs.

Il y avait trente-quatre votants ; majorité : dix-huit voix. Il y a eu cinq tours de scrutin. M. Empis a eu jusqu'à quinze voix, M. Victor Leclerc, jusqu'à seize.

Il y a eu des voix données, aux divers tours, à MM. Émile Deschamps, Lamennais, Alfred de Musset et Béranger. Avec nos deux voix, nous pouvions faire l'élection. Nous avons tenu bon.

Il a fallu remettre, et l'on a remis à un mois.

Au premier tour, quand on a proclamé les deux billets blancs, M. Flourens a dit :

— Voilà deux voix perdues.

Je lui ai répondu :

— Perdues ! dites : placées à gros intérêts ! Mon intention est d'amener

l'un des deux partis à s'entendre avec nous qui sommes l'appoint tout-puissant, et à nommer Balzac ou Dumas en échange de nos voix.

C'est de cette façon que j'ai fait nommer, il y a deux ans, Alfred de Vigny.

Justement, je chapitrais Dupin sur Balzac. Il m'a interrompu :

— Diable ! diable ! vous voudriez que Balzac entrât à l'Académie d'emblée, du premier coup, comme ça ! Vous citez des exemples, Patin, Saint-Marc Girardin, Brifaut ; mais ils ne prouvent rien. Songez donc ! Balzac d'emblée à l'Académie ! Vous n'avez pas réfléchi. Est-ce que cela se peut ? Mais c'est que vous ne pensez pas à une chose : il le mérite !

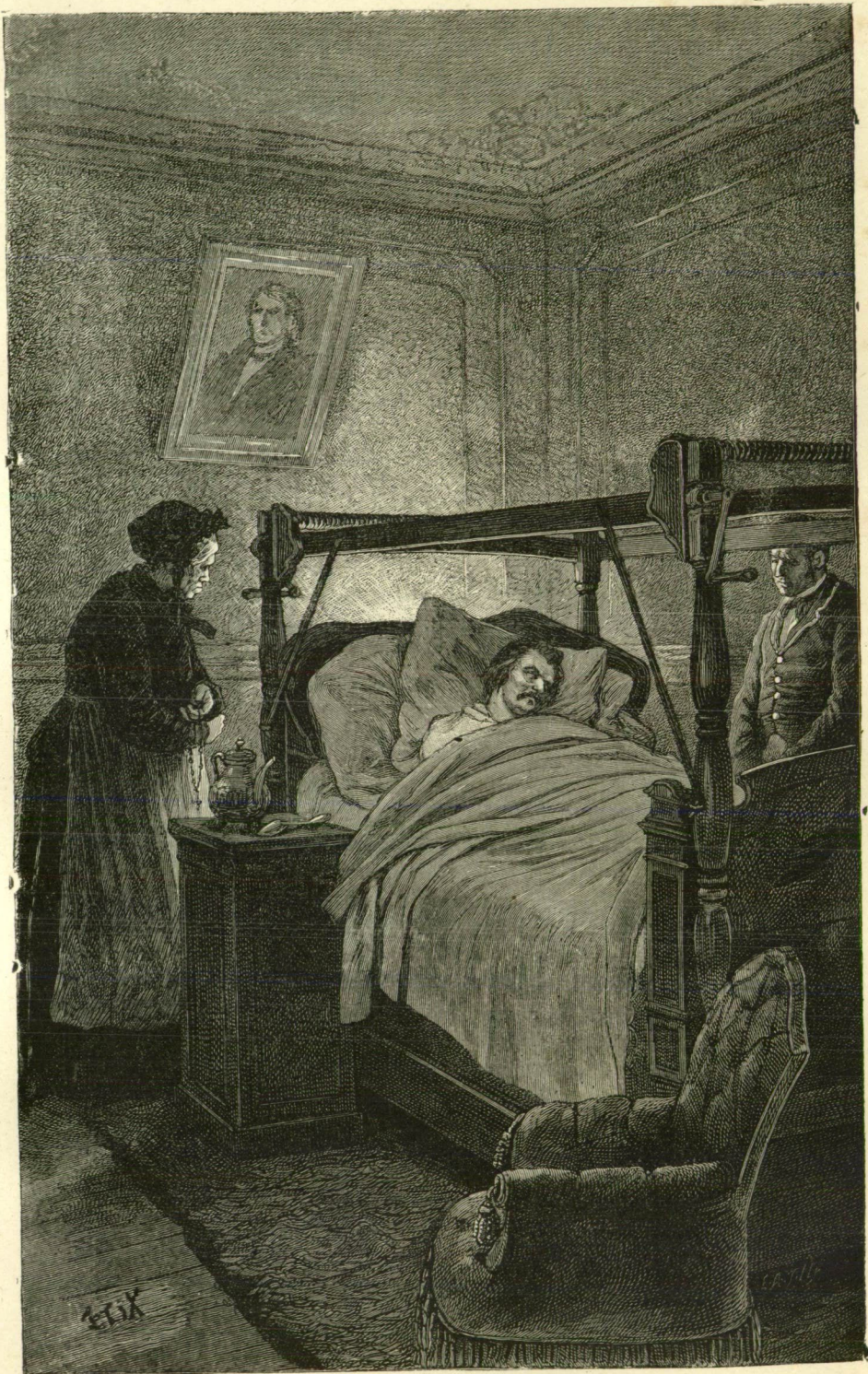
19 mars.

A l'Académie française, on juge le concours de prose.

Voici comment :

M. de Barante lit une brochure, M. Mérimée écrit, MM. Salvandy et Vitet causent à voix haute, MM. Guizot et Pasquier causent à voix basse, M. de Ségur tient un journal, MM. Mignet, Lebrun et Saint-Aulaire rient de je ne sais quels lazzi de M. Viennet, M. Scribe fait des dessins à la plume sur un couteau de bois, M. Flourens arrive et ôte son paletot, MM. Patin, de Vigny, Pongerville et Empis regardent le plafond ou le tapis, M. Sainte-Beuve s'exclame de temps en temps, M. Villemain lit le manuscrit, en se plaignant du soleil qui entre par la fenêtre d'en face, M. de Noailles est absorbé dans une manière d'almanach qu'il tient entr'ouvert. M. Tissot dort. Moi j'écris ceci. Les autres académiciens sont absents.

Le sujet du concours est l'éloge de M<sup>me</sup> de Staël.



MORT DE BALZAC.

## MORT DE BALZAC

Le 18 août 1850, ma femme, qui avait été dans la journée pour voir M<sup>me</sup> de Balzac, me dit que M. de Balzac se mourait. J'y courus.

M. de Balzac était atteint depuis dix-huit mois d'une hypertrophie du cœur. Après la révolution de Février, il était allé en Russie et s'y était marié. Quelques jours avant son départ, je l'avais rencontré sur le boulevard ; il se plaignait déjà et respirait bruyamment. En mai 1850, il était revenu en France, marié, riche et mourant. En arrivant, il avait déjà les jambes enflées. Quatre médecins consultés l'auscultèrent. L'un d'eux, M. Louis, me dit le 6 juillet : Il n'a pas six semaines à vivre. C'était la même maladie que Frédéric Soulié.

Le 18 août, j'avais mon oncle, le général Louis Hugo, à dîner. Sitôt levé de table, je le quittai et je pris un fiacre qui me mena avenue Fortunée, n° 14, dans le quartier Beaujon. C'était là que demeurait M. de Balzac. Il avait acheté ce qui restait de l'hôtel de M. de Beaujon, quelques corps de logis bas échappés par hasard à la démolition ; il avait magnifiquement meublé ces masures et s'en était fait un charmant petit hôtel, ayant porte cochère sur l'avenue Fortunée et pour tout jardin une cour longue et étroite où les pavés étaient coupés çà et là de plates-bandes.

Je sonnai. Il faisait un clair de lune voilé de nuages. La rue était déserte. On ne vint pas. Je sonnai une seconde fois. La porte s'ouvrit. Une servante m'apparut avec une chandelle.

— Que veut monsieur ? dit-elle.

Elle pleurait.

Je dis mon nom. On me fit entrer dans le salon qui était au rez-de-chaussée, et dans lequel il y avait, sur une console opposée à la cheminée, le buste colossal en marbre de Balzac par David. Une bougie brûlait sur une riche table ovale posée au milieu du salon et qui avait en guise de pieds six statuettes dorées du plus beau goût.

Une autre femme vint qui pleurait aussi et qui me dit :

— Il se meurt. Madame est rentrée chez elle. Les médecins l'ont abandonné depuis hier. Il a une plaie à la jambe gauche. La gangrène y est. Les médecins ne savent ce qu'ils font. Ils disaient que l'hydropisie de Monsieur était une hydropisie couenneuse, une infiltration, c'est leur mot, que la peau et la chair étaient comme du lard et qu'il était impossible de lui faire la ponction. Eh bien, le mois dernier, en se couchant, Monsieur s'est heurté à un meuble historié, la peau s'est déchirée, et toute l'eau qu'il avait dans le corps a coulé. Les médecins ont dit : Tiens ! Cela les a étonnés et depuis ce temps-là ils lui ont fait la ponction. Ils ont dit : Imitons la nature. Mais il est venu un abcès à la jambe. C'est M. Roux qui l'a opéré. Hier on a levé l'appareil. La plaie, au lieu d'avoir suppuré, était rouge, sèche et brûlante. Alors ils ont dit : Il est perdu ! et ne sont plus revenus. On est allé chez quatre ou cinq, inutilement. Tous ont répondu : Il n'y a rien à faire. La nuit a été mauvaise. Ce matin, à neuf heures, Monsieur ne parlait plus. Madame a fait chercher un prêtre. Le prêtre est venu et a donné à Monsieur l'extrême-onction. Monsieur a fait signe qu'il comprenait. Une heure après, il a serré la main à sa sœur, M<sup>me</sup> de Survillé. Depuis onze heures il râle et ne voit plus rien. Il ne passera pas la nuit. Si vous voulez, monsieur, je vais aller chercher M. de Surville, qui n'est pas encore couché.

La femme me quitta. J'attendis quelques instants. La bougie éclairait à peine le splendide ameublement du salon et de magnifiques peintures de Porbus et de Holbein suspendues aux murs. Le buste de marbre se dressait vaguement dans cette ombre comme le spectre de l'homme qui allait mourir. Une odeur de cadavre emplissait la maison.

M. de Surville entra et me confirma tout ce que m'avait dit la servante. Je demandai à voir M. de Balzac.

Nous traversâmes un corridor, nous montâmes un escalier couvert d'un tapis rouge et encombré d'objets d'art, vases, statues, tableaux, crédences portant des émaux, puis un autre corridor, et j'aperçus une porte ouverte. J'entendis un râlement haut et sinistre.

J'étais dans la chambre de Balzac.

Un lit était au milieu de cette chambre. Un lit d'acajou ayant au pied et à la tête des traverses et des courroies qui indiquaient un appareil de suspension destiné à mouvoir le malade. M. de Balzac était dans ce lit. la tête appuyée

sur un monceau d'oreillers auxquels on avait ajouté des coussins de damas rouge empruntés au canapé de la chambre. Il avait la face violette, presque noire, inclinée à droite, la barbe non faite, les cheveux gris et coupés court, l'œil ouvert et fixe. Je le voyais de profil, et il ressemblait ainsi à l'empereur.

Une vieille femme, la garde, et un domestique se tenaient debout des deux côtés du lit. Une bougie brûlait derrière le chevet sur une table, une autre sur une commode près de la porte. Un vase d'argent était posé sur la table de nuit.

Cet homme et cette femme se taisaient avec une sorte de terreur et écoutaient le mourant râler avec bruit.

La bougie au chevet éclairait vivement un portrait d'homme jeune, rose et souriant, suspendu près de la cheminée.

Une odeur insupportable s'exhalait du lit. Je soulevai la couverture et je pris la main de Balzac. Elle était couverte de sueur. Je la pressai. Il ne répondit pas à la pression.

C'était cette même chambre où je l'étais venu voir un mois auparavant. Il était gai, plein d'espoir, ne doutant pas de sa guérison, montrant son enflure en riant.

Nous avons beaucoup causé et disputé politique. Il me reprochait « ma démagogie ». Lui était légitimiste. Il me disait : « Comment avez-vous pu renoncer avec tant de sérénité à ce titre de pair de France, le plus beau après le titre de roi de France ! »

— Il me disait aussi : « J'ai la maison de M. de Beaujon, moins le jardin, mais avec la tribune sur la petite église du coin de la rue. J'ai là dans mon escalier une porte qui ouvre sur l'église. Un tour de clef et je suis à la messe. Je tiens plus à cette tribune qu'au jardin. »

— Quand je l'avais quitté il m'avait reconduit jusqu'à cet escalier, marchant péniblement, et m'avait montré cette porte, et il avait crié à sa femme : — « Surtout, fais bien voir à Hugo tous mes tableaux. »

La garde me dit :

— Il mourra au point du jour.

Je redescendis, emportant dans ma pensée cette figure livide ; en traversant le salon, je retrouvai le buste immobile, impassible, altier et rayonnant vaguement, et je comparai la mort à l'immortalité.

Rentré chez moi, c'était un dimanche, je trouvai plusieurs personnes qui m'attendaient, entre autres Riza-Bey, le chargé d'affaires de Turquie, Navarrete, le poète espagnol, et le comte Arrivabene, proscrit italien. Je leur dis : **Messieurs**, l'Europe va perdre un grand esprit.

Il mourut dans la nuit. Il avait cinquante et un ans.



On l'enterra le mercredi.

Il fut d'abord exposé dans la chapelle Beaujon, et il passa par cette porte dont la clef lui était à elle seule plus précieuse que tous les jardins-paradis de l'ancien fermier général.

Giraud, le jour même de sa mort, avait fait son portrait. On voulait faire mouler son masque, mais on ne le put, tant la décomposition fut rapide. Le lendemain de la mort, le matin, les ouvriers mouleurs qui vinrent trouvèrent le visage déformé et le nez tombé sur la joue. On le mit dans un cercueil de chêne doublé de plomb.

Le service se fit à Saint-Philippe-du-Roule. Je songeais, à côté de ce cercueil, que c'était là que ma seconde fille avait été baptisée, et je n'avais pas revu cette église depuis ce jour-là. Dans nos souvenirs la mort touche la naissance.

Le ministre de l'intérieur, Baroche, vint à l'enterrement. Il était assis à l'église près de moi devant le catafalque et de temps en temps il m'adressait la parole.

Il me dit : C'était un homme distingué.

— Je lui dis : C'était un génie.

Le convoi traversa Paris et alla par les boulevards au Père-Lachaise. Il tombait des gouttes de pluie quand nous partîmes de l'église et quand nous arrivâmes au cimetière. C'était un de ces jours où il semble que le ciel verse quelques larmes.

Je marchais à droite en tête du cercueil, tenant un des glands d'argent du poêle. Alexandre Dumas de l'autre côté.

Quand nous parvînmes à la fosse, qui était tout en haut, sur la colline, il y avait une foule immense, la route était âpre et étroite, les chevaux avaient peine en montant à retenir le corbillard qui recula. Je me trouvai pris entre une roue et une tombe. Je faillis être écrasé. Des spectateurs qui étaient debout sur le tombeau me hissèrent par les épaules près d'eux.

Nous fîmes tout le trajet à pied.

On descendit le cercueil dans la fosse, qui était voisine de Charles Nodier et de Casimir Delavigne. Le prêtre dit la dernière prière et je prononçai quelques paroles.

Pendant que je parlais, le soleil baissait. Tout Paris m'apparaissait au loin dans la brume splendide du couchant. Il se faisait, presque à mes pieds, des éboulements dans la fosse, et j'étais interrompu par le bruit sourd de cette terre qui tombait sur le cercueil.